

LA
MAISON D'IBRAHIM EL SENNARI
AU CAIRE

PAR M. GEORGES LEGRAIN.

(Planches VI-XII.)

Le cheikh Abd el Rahman el Djabarti rapporte que, vers 1780, un Barbarin à la peau noire, natif de Dongola, quitta son pays d'origine et vint à Mansourah exercer les fonctions de *boab* (portier) sous le nom d'Ibrahim el Sennari el Asoued. Comme la plupart des Barbarins d'aujourd'hui, Ibrahim apprit bientôt à lire et, se procurant quelques traités de sciences occultes, il ne tarda pas à se créer une certaine réputation en prédisant l'avenir et en écrivant des talismans. El Chabouri et quelques autres mamelouks prirent en amitié ce beau noir aux vêtements d'une blancheur éclatante et l'emmenèrent avec eux dans la Haute-Égypte. Là, il se mêla aux suivants de Moustapha bey el Kébir, le circonvint et sut se rendre indispensable à cet émir car il avait appris la langue turque et, pour cela, Moustapha bey l'employait dans ses correspondances et ses affaires.

Intrigant, ambitieux, Ibrahim el Sennari, par ses mensonges, suscita bientôt des discordes entre les émirs tant et si bien que Mourad bey voulut le faire mettre à mort.

Ibrahim s'enfuit auprès de Hussein bey qu'il servit pendant quelque temps, mais il ne cessait de négocier avec Mourad bey à la fortune duquel il voulait s'attacher. Il réussit dans ce projet. Mourad l'accepta, le fréquenta, l'aima et en fit son favori. Ibrahim ne quittait plus son maître auprès duquel il avait accès à toute heure. Il l'accompagnait dans ses expéditions et ses voyages.

Grâce aux prodigalités de Mourad bey, Ibrahim el Sennari eut bientôt des fermages, des revenus et se bâtit dans le quartier d'El Nasrieh, non loin de la

mosquée Saïdah Zeinab, une maison pour laquelle il dépensa des sommes considérables. Il acquit aussi des mamelouks et de belles esclaves blanches ou abyssines.

La réputation d'Ibrahim grandissait chaque jour : il s'immisça dans les procès et les affaires importantes, expédiant celles-ci sans même consulter les émirs et faisant ce que les grands auraient jugé impossible d'accomplir.

Cependant Mourad bey, son maître, se fortifiait à Ghizeh, y créait un arsenal et une flotte et, pendant six ans, s'isolait dans son palais, loin des affaires et de ses officiers.

Ce fut Ibrahim el Sennari qu'il prit comme fondé de pouvoirs, lieutenant-ambassadeur, auprès des autorités. Ibrahim, devenu ainsi Ibrahim *Katkhoda*, recevait les ordres de Mourad bey et les exécutait selon son désir en même temps qu'il n'était pas rare de le voir annuler de son propre chef des décisions prises dans le conseil d'Ibrahim bey ou de tout autre émir, rival de Mourad.

Ibrahim Katkhoda el Sennari el Asoued avait une cour, des suivants et des domestiques qui lui prêtaient leur concours et se faisaient les intermédiaires du public auprès de lui. Ceux-là aussi, grâce aux nombreux et importants bakhchichs qu'ils réclamaient, devinrent riches et avantageusement connus. Et, ajoute naïvement Djabarti, « ils étaient vus d'un très bon œil ».

Ainsi, grâce à sa duplicité, ses mensonges et sa rare fortune, l'ancien boab de Mansourah était devenu, sinon l'un des plus riches, tout au moins l'un des plus puissants parmi ces mamelouks qui, après s'être affranchis du joug du Grand Seigneur de Constantinople, rançonnaient sans pitié l'Égypte encore fertile.

Dans le quartier de Nasrieh, quelques autres favoris de Mourad bey avaient bâti leurs palais proches de celui d'Ibrahim el Sennari. A l'entrée de l'étroite rue qui y menait, à droite, c'était celui de Qacim bey Abou Seif, grand amateur de jardins ; à gauche, Hassan Kachef le Circassien achevait de faire bâtir le sien, fruit de ses exorbitantes rapines.

Au printemps de 1798 il semblait aux mamelouks qu'ils n'avaient plus qu'à jouir paisiblement de leurs richesses, quittes, cependant, à s'assassiner de temps en temps entre partisans de Mourad bey et d'Ibrahim bey qui, rivaux acharnés, se partageaient l'Égypte.

Cependant, dès les premiers jours de mai, un bruit étrange parvint à

Alexandrie. On disait que les Français armaient une flotte formidable et se proposaient d'envahir l'Égypte; puis, fin juin, les vaisseaux de Nelson avaient fait leur apparition devant Alexandrie et des parlementaires s'étaient approchés du rivage, demandant où se trouvaient Bonaparte et la flotte annoncée. Qoraim, le gouverneur de la ville, craignant quelque ruse de guerre, les renvoya, refusant même de leur laisser faire l'aiguade. Nelson était à peine parti, qu'un frégate, la *Junon*, apparaissait devant le port et emmenait le consul Magallon, puis, dès le lendemain, 1^{er} juillet 1798, l'armée française débarquait au Marabout, Alexandrie était prise et les émissaires du conquérant de l'Italie allaient de village en village porter les exemplaires imprimés de cette fameuse proclamation dans laquelle Bonaparte, paraphrasant la formule révolutionnaire « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières », se déclarait l'ennemi des Mamelouks.

« Depuis trop longtemps, s'écriait-il, ce ramassis d'esclaves achetés dans le Caucase et dans la Géorgie tyrannise la plus belle partie du monde; mais Dieu, de qui tout dépend, a ordonné que leur empire finit.

« Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas; répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs et que je respecte, plus que les Mamelouks, Dieu, son Prophète et le Koran. »

Ibrahim et Mourad beys sentirent le danger qui, soudain, les menaçait, l'hôte formidable, l'Ogre de Corse qui venait troubler leur orgie, mais, croyant que le nouveau venu anéantirait l'un au profit de l'autre, les deux beys rivaux ne surent pas faire taire leur inimitié et s'unir ensemble contre l'ennemi commun.

Ibrahim, qui était au Caire, résolut de combattre l'ennemi sur la rive droite en se tenant sur la défensive, tandis que Mourad, plus hardi, faisait partir de Ghizeh sa flotte créée et commandée par le Grec Nicolas Papazoglou et, suivant la rive gauche, s'avancait, lui et ses fidèles Mamelouks, à la rencontre de Bonaparte et de ses demi-brigades fameuses.

Le premier choc eut lieu à Chobrakit (14 juillet 1798). Le 22, la bataille recommençait à Embabeh et, le soir même, Mourad bey et ceux de ses mamelouks qui avaient survécu à la défaite s'enfuyaient vers la Haute-Égypte.

Quelques jours après, Ibrahim bey et ses fidèles se réfugiaient en Syrie.

Sans cesse poursuivis, souvent vaincus, Mourad bey et ses Mamelouks ne devaient revoir le Caire qu'au moment de la bataille d'Héliopolis et la révolte du Caire qui suivit.

Les trois voisins du quartier Nassarieh, c'est-à-dire Hassan Kachef, Qacim bey Abou Seif et Ibrahim el Sennari furent du nombre de ceux des Mamelouks qui tinrent la campagne avec Mourad bey et partagèrent sa fortune.

Après la bataille d'Embabel ou des Pyramides, Bonaparte, poursuivant le plan conçu par lui, avait, dès le 24 juillet, arrêté que les citoyens Monge, Berthollet et Magallon formeraient une commission chargée de faire mettre scellé sur tous les biens des Mamelouks, de prendre les mesures nécessaires pour le recouvrement de toutes les contributions directes ou indirectes, de prendre toutes les mesures tendant à conserver les propriétés et les magasins nationaux.

Ne pouvant rester à Ghizeh dans le palais abandonné par Mourad bey, Bonaparte donna à d'autres personnes une mission tout aussi urgente : il les chargea de trouver au Caire des palais et des maisons où il voulait loger, lui, son état-major, ses généraux et aussi ses savants et ses soldats d'élite. Les locaux abandonnés par les Mamelouks étaient tout désignés pour cet usage.

Dès le 22, Bonaparte envoie l'adjudant-général Beauvais au Caire pour y marquer son logement et celui du quartier général.

Beauvais chargera un Français habitué au pays de rester dans la maison et de prendre plusieurs esclaves pour l'accommoder et c'est le palais que Mohammed bey el Elfy vient de terminer en y dépensant des sommes considérables, ce palais splendide qu'il habita vingt jours seulement, qui devient le logis de Bonaparte, puis de Kléber et de Menou.

Le général Dupuy, nommé gouverneur du Caire, s'installe dans le palais d'Ibrahim bey au Birket el Fil et, tout heureux de son avancement et de sa bonne fortune, écrit à ses parents : « J'habite le plus beau sérail du Caire ».

Bonaparte, après avoir parcouru la capitale d'alors aux mille rues étroites et tortueuses dans lesquelles Dupuy confesse qu'il ne peut arriver à se reconnaître, juge, en stratégiste qu'il est, que tous les services de l'armée doivent être concentrés autour de l'Ezbéquieh où il habite dans le palais d'Elfy bey et, dès le 1^{er} août, il trouve un instant de répit dans le labeur formidable de l'organisation de sa conquête pour songer aux savants qu'il a emmenés avec

lui et qui, depuis Toulon, n'ont été ni utilisés régulièrement ni, aussi, payés. Il demande à Caffarelli de lui envoyer l'état de ce qui est dû aux savants et artistes qui sont venus avec l'armée en divisant cet état par mois, puis, le lendemain, Berthollet, Monge et Caffarelli sont désignés pour choisir une maison dans laquelle on pourra établir une imprimerie française et arabe, un laboratoire de chimie, un cabinet de physique, et, s'il est possible, un observatoire. Il y aura une salle pour l'Institut. Et Bonaparte ajoute : « Je désirerais que cette maison fut située place de l'Ezbéquiéh ou le plus près possible ». Le désir du général en chef, qui tenait à grouper les établissements français les uns auprès des autres, ne fut pas entièrement satisfait : seule l'imprimerie fut réellement installée place de l'Ezbéquiéh, puis dans le quartier Rouéi. L'Institut et ses logis s'établirent loin du quartier général, à près de deux kilomètres de là ; ce fut une faute dont on devait s'apercevoir plus tard, lors des insurrections du Caire et dans mainte autre circonstance.

Monge, Berthollet et Caffarelli découvrirent, non loin de la Mosquée de Saïdah Zeinab, les demeures de Hassan Kachef, de Qacim bey Abou Seif, d'Ibrahim el Sennari, d'Ali Youssef, en tout trois palais magnifiques, deux maisons et de splendides jardins. Les commissaires les mirent en réquisition pour y loger les membres de la Commission des Sciences et des Arts et l'Institut d'Égypte.

Cette étude étant consacrée à la seule maison d'Ibrahim el Sennari, nous n'entrerons pas dans la description du palais de l'Institut ou de Hassan Kachef, ni de celui de Qacim bey et de son jardin fameux dont les Français conservèrent longtemps un souvenir attendri. Pour la maison du Sennari nous possédons des documents d'origines diverses. C'est tout d'abord un passage de Djabarti : « Les peintres étaient installés dans la maison d'Ibrahim bey Katkhoda el Sennari. Parmi eux, il y avait Arago qui faisait des portraits ; il était si habile qu'en voyant ses portraits on eut dit qu'ils étaient en relief et tout prêts à parler. Il avait fait le portrait de chacun des cheikhs et d'autres notables, ces tableaux étaient placés dans les salons du général en chef et ailleurs. »

Cet Arago dont nous parle Djabarti n'est autre que Rigo, un peintre célèbre alors et qui mourut en 1814. Nous trouvons des traces nombreuses de son séjour en Égypte. C'est Rigo qui est chargé, avec Malus et Lancret, de décorer la place de l'Ezbéquiéh pour la fête du 1^{er} vendémiaire an vii. On construisit

alors un vaste cirque où, au milieu de colonnes et d'ares de triomphe, on éleva un obélisque de bois revêtu de papier collé sur la toile où se trouvaient inscrits les noms de tous ceux qui étaient morts depuis le débarquement.

Le Courrier de l'Égypte ajoute que l'une des entrées du cirque fut décorée par un arc de triomphe sur lequel était représentée la bataille des Pyramides, chef-d'œuvre éphémère de Rigo. C'est encore de Rigo qu'il s'agit dans une lettre de Bonaparte au citoyen Poussielgue en date du 28 fructidor an vi (14 septembre 1798).

« Je désirerais avoir des dessins des différents costumes du pays. Le citoyen Rigo, en dessinant les costumes peut en même temps dessiner les principaux personnages du pays. Ainsi, pour dessiner un Osmanli, il dessinera l'émir el Hadji; pour dessiner un copte, il dessinera l'intendant général (Girghis el Gouhary); pour dessiner un cheikh, il pourra dessiner le cheikh El Bekhry; ainsi de suite. J'en ai parlé déjà à l'émir el Hadji, parlez-en au cheikh el Bekhry et à l'intendant général. »

Plus tard, à Sainte-Hélène, Napoléon se souviendra de l'artiste et dictera à Gourgaud :

« Les dessinateurs Dutertre et Rigo dessinaient tout ce qui pouvait donner une idée des coutumes et des monuments de l'antiquité. Ils firent les portraits de tous les hommes du pays qui s'étaient dévoués au général en chef : cette distinction les flattait beaucoup. »

Cependant, parfois, certaines personnes s'effrayaient de l'habileté de Rigo si nous en croyons Galland, l'auteur du *Tableau de l'Égypte*, qui rapporte l'anecdote suivante :

« Il était arrivé au Caire une caravane de Nubie qui, outre les esclaves dont elle fait commerce, apporte habituellement des plumes d'autruche, des dents d'éléphant, du tamarin et de la poudre d'or. Le citoyen Rigo résolut de peindre le chef, dont le caractère nubien était fortement prononcé sur sa figure. Il employa tous les moyens possibles pour l'attirer chez lui, et il y réussit enfin. Le Nubien parut d'abord content de l'esquisse au crayon : il montrait avec son doigt les parties correspondantes de son visage en s'écriant : *Tayeb!* bien. Mais quand le peintre y eut mis les couleurs, à peine cet homme eut-il fixé la peinture, qu'il se jeta en arrière, en poussant des hurlements effroyables. Il fut impossible de le calmer et il s'enfuit à toutes jambes, disant

partout qu'il venait d'une maison où l'on avait pris sa tête et la moitié de son corps.

« Il a fallu employer l'autorité pour peindre une esclave du même pays, appartenant à un Français. À mesure que le peintre achevait de faire la tête, le bras, etc., elle s'écriait : *Pourquoi prends-tu ma tête? pourquoi ôtes-tu mon bras?* Ces gens sont persuadés que toutes les parties du corps dont l'image est présentée sur la toile vont se dessécher et ceux d'entre eux qui ont vu les ateliers du citoyen Rigo ont répandu le bruit qu'ils avaient trouvé chez un Français des têtes et des membres coupés. Ces choses-là ont concouru à faire croire aux Égyptiens que les membres de l'Institut sont les sorciers de Bonaparte, et qu'ils ont contribué de beaucoup au succès de ses armes : les membres de l'Institut sont trop modestes pour le penser. »

Rigo, qui fut membre de l'Institut d'Égypte, était assurément parmi ces modestes, car je n'ai pas encore pu retrouver sa trace en France. J'y arriverai peut-être un jour. Il nous reste cependant de lui dans les planches du *Voyage dans la Basse et dans la Haute-Égypte* de Vivant Denon une belle vue de l'entrée de la pyramide de Chéops et de jolis dessins représentant différents costumes du pays qui nous révèlent un artiste charmant aujourd'hui trop oublié.

Le Musée de Versailles conserve quelques toiles d'un Rigo qui paraît être fils de celui qui, jadis, fut un des hôtes de la maison d'Ibrahim el Sennari.

Djabarti mentionne encore deux de ses habitants en ces termes : « Un autre artiste était occupé à dessiner les animaux et les insectes, un autre dessinait les poissons. Quand un animal ou un poisson inconnu en France était découvert, on le mettait dans un liquide qui le conservait indéfiniment sans aucune altération. »

Ces deux personnes ne peuvent être que les assistants d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire délégués comme lui du Muséum d'Histoire naturelle de Paris : Savigny et Rodouté.

Marie Jules César de Lorgne de Savigny, né à Provins le 5 avril 1777, n'avait que 21 ans quand il partit pour l'Égypte.

Quoique jeune il s'était déjà fait connaître par un voyage en Extrême Orient, d'où il avait rapporté une *Histoire naturelle des Dorades de la Chine* publiée in-folio à Paris en 1798. Pendant la campagne d'Égypte il s'occupa principalement de l'étude des animaux invertébrés. Ses recherches furent d'un intérêt

considérable : elles forment une des bases principales de l'entomologie. Savigny présenta à l'Institut d'Égypte dont il fut membre, une description de la *Nymphéa Cœrulea* publiée dans la *Décade égyptienne*, 1799, puis dans la *Description de l'Égypte* dont il fut un des principaux rédacteurs. On lui doit, dans cette admirable *Description*, les planches des animaux invertébrés et des mollusques ainsi qu'une *Histoire de l'Ibis* (1805). Membre de l'Académie des sciences, il mourut en 1851 à Gally près Versailles. Ainsi que Geoffroy Saint-Hilaire il devint aveugle de bonne heure à la suite d'ophtalmies contractées en Égypte.

Savigny mériterait une notice plus étendue que celle que nous lui consacrons dans cette étude.

Son compagnon Henri Joseph Redouté, dit Redouté le Jeune, fut, lui aussi, membre de l'Institut égyptien. C'était le frère cadet du célèbre peintre de fleurs. Né à Saint-Hubert, près Liège, le 25 mai 1766, attaché comme artiste à l'expédition d'Égypte, il est l'auteur d'un grand nombre de planches d'animaux et de poissons dans la représentation desquels il excellait. Rentré en France, il devint plus tard peintre d'histoire naturelle au Muséum de Paris.

Redouté, Savigny et Rigo n'étaient pas les seuls habitants de la maison du Sennari. Édouard de Villiers du Terrage y logea aussi ainsi que son ami inséparable Prosper Jollois. Tous deux sortis de Polytechnique, devaient jouer un rôle considérable dans la création de la science archéologique égyptienne. Ce fut à eux que l'antique Égypte se révéla dans sa majesté millénaire : tous deux, émerveillés, inaugurèrent, créèrent au milieu de nombreuses épreuves, la méthode suivie encore de nos jours pour la copie intégrale des monuments antiques. Le temps leur manqua pour parfaire l'œuvre gigantesque dont ils posèrent les bases. C'est à leurs successeurs qu'ils réservèrent le soin de la continuer plus paisiblement qu'eux qui, entre deux combats, allaient vaillamment demander leurs secrets aux monuments pharaoniques.

Dans les dernières années de sa vie, Édouard de Villiers du Terrage, à soixante-dix ans, partageait ses loisirs entre les travaux de la Société des Antiquaires de France et les cours de langue hiéroglyphique que M. de Rougé professait au Collège de France. Il aurait pu, à bon droit, se comparer à Moïse menant les Hébreux jusqu'à la Terre promise puis mourant avant que d'y entrer, lui, de Villiers, qui, avec Jollois et Jomard, avait, le premier, copié

fidèlement un monument égyptien et recueilli les matériaux grâce auxquels Champollion, quelques années plus tard, allait retrouver le secret des hiéroglyphes égyptiens.

Jollois et Fevre (un autre ingénieur qui habitait aussi la maison du Sennari) ne la quittèrent pas sans en emporter un souvenir durable. Ils en firent le plan, dessinèrent la façade avec la belle moucharabieh du Selamlik et plusieurs détails de la maison qu'ils habitèrent jadis.

Ils publièrent ces documents dans la *Description de l'Égypte* où ils se retrouvent dans l'*État moderne*, planche 57, n^{os} 2, 3, 4, 5, 6, et planches 58 et 59.

Or, en 1911, quand je rassemblais les matériaux avec lesquels j'ai ébauché l'histoire de la Commission d'Égypte⁽¹⁾, et me trouvant à Karnak, j'écrivis à M. Hippolyte Ducros pour lui demander de rechercher dans le quartier Nasrieh si quelques maisons où habitèrent jadis les savants de Bonaparte ne subsistaient pas encore. M. Ducros, qui, comme tant d'autres de nous, s'intéresse particulièrement à cette période de notre histoire, réussit au delà de mes désirs; car, quelques jours après, le 17 mai, il m'écrivait qu'il avait retrouvé, non pas la maison de Hassan Kachef où siégea l'Institut d'Égypte et sur l'emplacement de laquelle est bâtie l'École Nasrieh, ni celle de Qacim bey où se trouve un bureau de poste, mais, grâce aux planches de la *Description de l'Égypte*, tout au fond de la ruelle Hassan Kachef, la maison d'Ibrahim el Sennari. Des photographies qui accompagnaient cette lettre montraient que l'identification de M. Ducros était exacte et irréfutable. Il existait donc encore au Caire une maison où avaient habité, non pas Bonaparte qui résida toujours dans le palais d'Elfy bey, place de l'Ezbéquieh et non ailleurs, mais des membres de l'Institut d'Égypte et de la Commission des Sciences et des Arts. C'est à ce titre que la maison du Sennari mérite d'être signalée à l'attention et à la bienveillance du Gouvernement et de l'Institut égyptien, soucieux de garder les reliques de nos grands ancêtres scientifiques, de ceux qui ouvrirent la route que nous suivons aujourd'hui. Dans cette maison, quelques-uns d'entre eux vécurent, travaillèrent à révéler à l'Europe une Égypte formidable et magnifique qu'elle ignorait encore.

Tous tant qu'ils furent se livrèrent à cette étude avec passion, ne comptant

⁽¹⁾ La *Commission d'Égypte, dans Aux pays de Bonaparte : l'Égypte*, par JEAN DE METZ et GEORGES LEGRAS, Rey éditeur, Grenoble.

pour rien les dangers et même la mort et laissèrent après eux une des rares couronnes qui nous restent de l'épopée fabuleuse : *La Description de l'Égypte*.

Ne serait-il pas juste et bon qu'en témoignage de respect pour nos grands devanciers; on gardât pieusement de la ruine ou de la destruction la jolie maison où jadis, pleins de jeunesse, de foi et d'espoir ceux qui furent les soldats lettrés de Bonaparte, ceux qui découvrirent Isis antique dont personne n'avait encore soulevé le voile passèrent quelques années de leur vie pour la gloire de leur Patrie et pour le plus grand bien de la Science et de l'Égypte moderne?

Cette étude ne serait pas complète si nous ne reportions nos recherches vers le propriétaire de la maison du quartier de l'Institut où logeaient Rigo, Devilliers et leurs amis, c'est-à-dire vers Ibrahim bey el Sennari, lui-même, que nous avons vu gagner le Saïd à la suite de Mourad bey vaincu. Les rapports de Desaix et de ses officiers le signalent assez souvent parmi les Mamelouks qui harcelaient sans relâche la marche de l'armée. Il prend part, avec Elfy bey, à quelques pourparlers engagés en vue d'une paix improbable et comme Elfy bey, propriétaire de la maison où loge Bonaparte, il demande que tous ses biens et ses immeubles du Caire lui soient rendus. Puis les événements se succèdent rapidement, Kléber remplace Bonaparte, les Turcs approchent jusqu'à Héliopolis où, en quelques heures, les Français reconquirent l'Égypte tandis que le Caire se révolte derrière eux.

On sait que, pendant que Kléber s'appêtait à repousser le grand vizir, Mourad bey s'était rapproché peu à peu du Caire, attendant le résultat de la bataille pour se joindre ensuite au vainqueur.

Ses mamelouks furent moins patients que lui. Au bruit du canon d'Héliopolis, les habitants du Caire s'agitèrent et quelques Français furent massacrés. Les Turcs et les Moghrabins du Khan el Khalili sortirent de la ville et allèrent occuper divers monticules devant Bab el Nasr. Une grande partie de la population les y suivit, attendant le résultat de la bataille et interrogeant vainement quelques blessés échappés à la tuerie.

Dans l'après-midi, précédé par la foule, Ibrahim bey rentra dans le Caire, puis ce fut Sélim Aga, puis Othman Aga Katkhoda, puis enfin Nassouh pacha avec une partie considérable de l'armée turque, et une foule de beys accompagnés de leurs mamelouks et de leur suite.

Ibrahim el Sennari était du nombre de ces beys qui entrèrent par Bab el Nasr et Bab el Fetouh et s'avancèrent par le quartier Gamalieh, proclamant à haute voix la déroute des Français et l'anéantissement de leur armée. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rapporter la reprise du Caire, la belle conduite du colonel Duranteau qui, avec une poignée d'hommes, résista de longs jours dans la maison d'Elfy bey, ni, non plus, la loyauté de ce dernier, qui, à son corps défendant, sauva la vie d'otages que la foule voulait massacrer. Elfy bey est un beau soldat devant lequel Ibrahim el Sennari s'efface, plus préoccupé de sa fortune que des horions à recevoir et des lauriers à cueillir. Il retourne au quartier de Saïdah Zeinab, s'engage dans la petite ruelle qu'il connaît si bien, et, tandis qu'on se tue dehors, il rentre dans sa chère maison où il retrouve toutes choses en place, grâce à ses locataires.

Ibrahim bey el Sennari ne connut là que quelques jours de repos, car les Français revenant, il rejoignit Mourad bey à Deir el Tin. Ni Djabarti, ni les documents français ne parlent plus de notre Barbarin jusqu'en 1801, époque où il périt de façon malheureuse.

La mort de Mourad bey avait privé les Mamelouks d'un de leurs plus grands chefs. Elfy bey pouvait et devait lui succéder, mais il lui fallait encore le temps d'imposer son autorité à ses rivaux.

Les Mamelouks, voyant Belliard signer la Convention du Caire et Menou capituler dans Alexandrie, pouvaient croire que, les Français partis, l'Égypte redeviendrait leur proie comme avant l'arrivée de Bonaparte et de ses soldats. Un adversaire sur lequel ils ne comptaient pas surgit soudain. Un maître dont depuis longtemps ils méconnaissaient la puissance souveraine, le Grand Seigneur de Constantinople, entendait rattacher l'Égypte à son empire par des liens plus étroits, rétablir ses droits suzerains et détruire la puissance des mamelouks. Ainsi le plan conçu par Bonaparte se trouvait repris et continué par le Sultan au nom duquel il s'était présenté en débarquant en Égypte.

Là encore il faut relire Djabarti, le Froissart de cette nouvelle guerre qui mit aux prises Turcs et Mamelouks sous les yeux des Anglais qui, après avoir éloigné les Français de l'Égypte, occupaient une partie du pays en attendant que le calme y fut rétabli.

La répression turque n'épargna personne et les plus illustres des mamelouks n'échappèrent qu'à grand-peine au dernier supplice. Le vizir fit arrêter

Ibrahim bey el Kébir ainsi que les autres émirs et sandjaks et les emprisonna; en même temps qu'il envoyait un détachement de soldats albanais pour arrêter Mohammed el Elfy, un autre s'en fut à Rodah chez Sélim Abou Diab, mais les deux mamelouks s'étaient enfuis, craignant le sort qui leur était réservé.

Soldats et arnautes arrêtaient les mamelouks partout où ils les pouvaient rencontrer, car ils avaient été déclarés hors la loi.

Cependant, à Alexandrie, se trouvait rassemblée la majeure partie des ennemis du Sultan et Hussein, le capitain-pacha de la flotte turque, ne cessait de leur tendre des pièges et d'user de ruse avec eux, mais, ajoute Djabarti que nous copierons désormais, « ceux-ci, craignant quelque surprise, étaient sur leurs gardes et n'allaient chez le capitain que bien armés et après s'être entourés d'une foule de précautions. Le capitain-pacha les recevait avec un visage souriant et leur faisait un accueil bienveillant.

« Au jour qui avait été fixé, il les invita sur le grand bateau nommé *Azgu-Anbarli*. Quand ils furent montés à bord du bateau, ils ne trouvèrent pas le capitain. Ils pressentirent alors le danger. Cependant on a soutenu que le capitain les avait reçus et qu'il leur tenait compagnie, lorsqu'un messager étant venu le prévenir que trois courriers venaient d'arriver et avaient une lettre à lui remettre. Il serait sorti pour recevoir sa correspondance. C'est alors qu'un officier alla trouver les émirs et les informa qu'un firman les invitait à se rendre sur-le-champ auprès de Sa Majesté le Sultan. Puis il leur ordonna de rendre leurs armes. Ils refusèrent. Mohammed bey el Manfoukh se leva, tira son sabre, en frappa l'officier et le tua. Les autres émirs l'imitèrent. Ils engagèrent une lutte avec les soldats du bateau et voulurent prendre la fuite. Dans ce combat périrent Othman bey el Mourady el Kébir, Othman bey el Aclkar, Mourad bey el Saghir, Aly bey el Ayoubi, Mohammed bey el Husseiny et *Ibrahim Kathoda el Sennary*. La plupart des autres émirs furent arrêtés et mis en sûreté sur les vaisseaux. D'autres, blessés, s'enfuirent et allèrent trouver les Anglais qui s'intéressaient à eux et sur lesquels ils comptaient. Les Anglais furent indignés. Ils entrèrent dans Alexandrie et en chassèrent les Ottomans. Ils fermèrent les portes des fortifications, une partie considérable de leurs troupes avec une batterie de canons arriva et cerna le capitain-pacha par mer et par terre. Les soldats du pacha se préparèrent à

attaquer les Anglais, mais le pacha les en empêcha. Les Anglais lui offrirent le combat. Il répondit qu'entre lui et les Anglais il n'y avait point d'hostilités et il continua à rester dans sa tente.

« Le commandant en chef des Anglais se rendit alors chez lui et eut avec lui un long entretien, il insista pour obtenir la liberté des émirs emprisonnés. Ils lui furent remis; on lui livra même les cadavres de ceux qui avaient été tués.

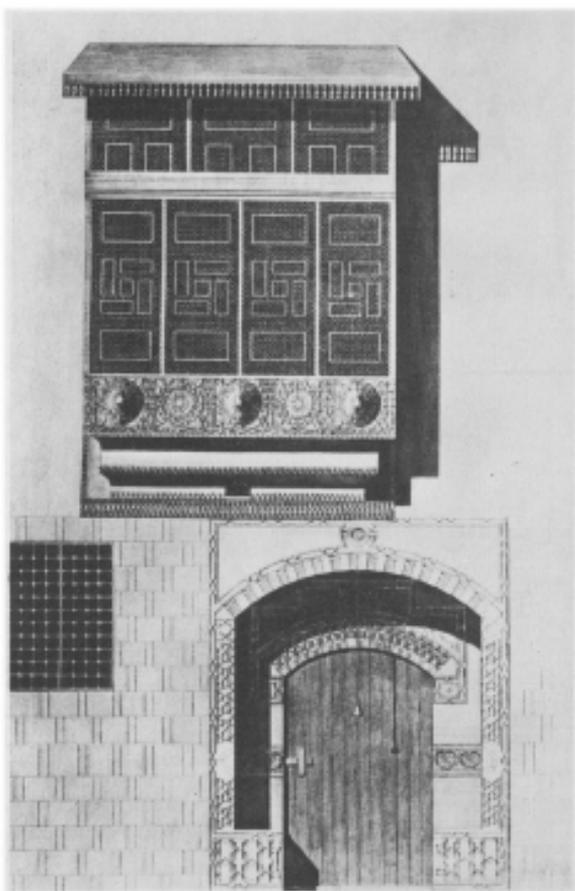
« Il fit transférer le camp des émirs près d'Alexandrie. Il fit faire à ceux qui étaient morts des obsèques où les soldats anglais rendirent les honneurs militaires comme s'il s'était agi de hauts dignitaires anglais⁽¹⁾. »

Ainsi périt et fut enterré, au mois de Djamad el Thani de l'an mil deux cent seize de l'Hégire qui correspond au mois d'octobre 1801, Ibrahim Kathoda el Sennari el Asoued, qui connut des fortunes diverses et parvint du rang de boab à celui d'émir. Son historien ne nous a caché ni ses défauts ni ses qualités qui étaient moindres que ses défauts. Sa figure moricande n'apparaît qu'au second plan, bien loin derrière celles de Mourad bey et d'Elly bey, et Ibrahim el Sennari serait inconnu aujourd'hui si la jolie maison qu'il bâtit à Saïdah Zeinab du fruit de ses rapines n'avait reçu des hôtes pour lesquels elle n'avait pas été bâtie. La Destinée, qui semble s'être amusée du Sennari, voulut que des artistes et des savants de Bonaparte lui payassent leur loyer en sauvant et son nom de l'oubli et sa maison de la ruine qui les attendaient l'un et l'autre.

GEORGES LEGRAIN.

Karnak, 2 mars 1913.

⁽¹⁾ Je me suis constamment servi de la traduction de Chelik Mansour bey, Abdul Aziz Kahil bey, Gabriel Nicolas Kahil bey, et Iskender Ammonou effendi publiée au Caire en 1894 sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique.



Élévation de la maison d'Ibrahim Bey el-Semari par Jollois et Fèvre.
(Description de l'Égypte, Etat actuel, Plaque 37).



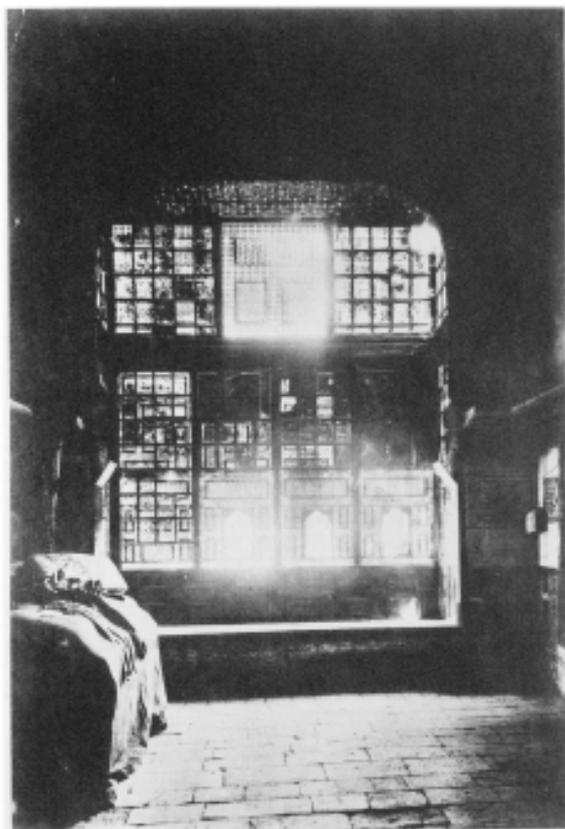
Photographie de l'auteur.

Vue de la façade de la maison d'Ibrahim Bey el-Semari.

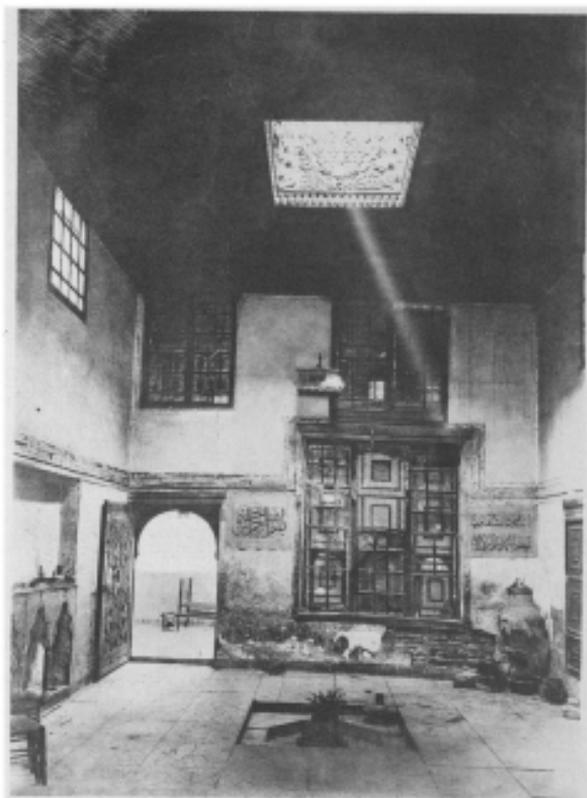


Photographie Rehnol.

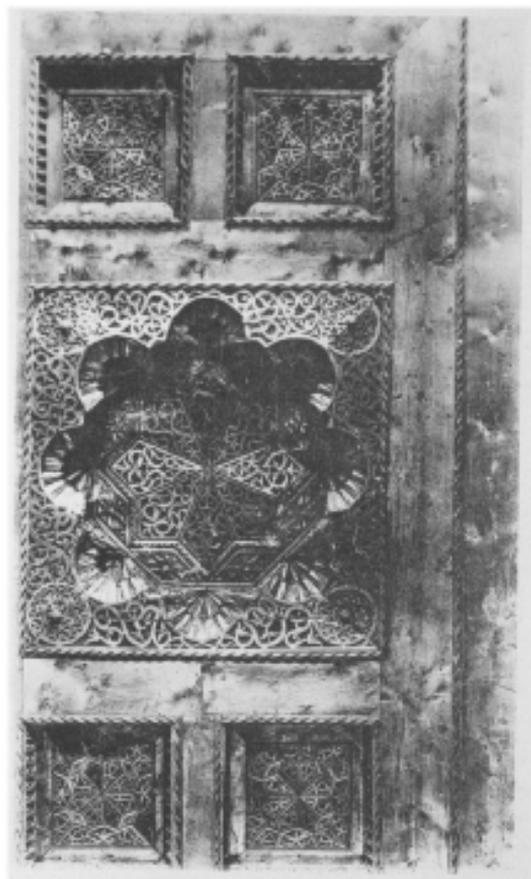
Vue du haut de la façade de la maison d'Ibrahim Bey el-Sennari.



La grande fenêtre de la maison d'Ibrahim Bey el-Semari.



La grande salle du premier étage de la maison d'Ibrahim Bey el-Semari.
Partie sud.



Plafond de la grande salle du premier étage
de la maison d'Ibrahim Bey el-Senari.



Angle sud-est de la grande salle du premier étage de la maison d'Ibrahim Bey el-Sennari.